

## LA PHONÉTIQUE BASQUE ET LE NÉO-LATIN. À MONSIEUR J. DE URQUIJO.

Mon cher ami, — J'ai lu, avec toute l'attention qu'il mérite, l'article signé J. Saroïhandy que vous avez publié dans le n° d'Octobre 1913 de la *Revue*. Je me suis réjoui de voir se révéler un nouveau basquisant, très instruit et animé d'excellentes intentions ; mais son travail m'a inspiré quelques réflexions que je prends la liberté de soumettre à vos lecteurs.

Tout d'abord je constaterai la mauvaise fortune dont est victime la linguistique; on croit trop souvent que pour en parler, avec compétence, il suffit d'une bonne éducation classique et d'un peu de grammaire; tel qui n'oserait discuter un théorème d'algèbre, traiter une question de chimie ou résoudre un problème de physique, aborde sans hésitation, l'étude de la phonétique ou de la morphologie d'un idiome très peu connu. Et pourtant la linguistique est une science indépendante, une science naturelle qui a sa méthode, ses procédés, son histoire.

Votre collaborateur commence par se déclarer partisan convaincu de la théorie ibérienne; c'est un droit que personne ne saurait lui contester, mais les autorités qu'il cite, Humboldt et Luchaire sont peut-être insuffisantes; Humboldt écrivait il y a plus d'un siècle, à une époque où la linguistique n'avait pas été encore reconnue, et Luchaire était surtout compétent en histoire et en archéologie. Ni l'un, ni l'autre d'ailleurs ne savaient le basque.

La théorie ibérienne s'appuie sur deux arguments dont le premier est un postulatum très discutable: il a existé à l'extrémité occidentale de l'Europe une population géographiquement très étendue dont la langue doit être représentée par le basque qui est aujourd'hui le seul idiome indépendant de la région. C'est, comme on le voit, un véritable syllogisme dont la conclusion n'est pas rigoureuse, car la majeure des prémisses est une pure hypothèse. Le mot ibère est-il le nom d'une race ou seulement une expression géographique? n'y avait-il là qu'une langue? les mots cités par les écrivains classiques, les légendes monétaires, les inscriptions plus longues ne peuvent dans l'état actuel de la science, être expliqués par le basque. J'ai fait voir en janvier 1907 dans la Revue de Linguistique que ces inscriptions se partagent en trois systèmes différents d'écriture, ce qui indique trois systèmes linguistiques différents, quatre avec le basque actuel; j'ai montré aussi que quelques villes portent des noms différents sur les médailles et dans les descriptions géographiques. L'autre argument consiste uniquement en étymologies, or, l'étymologie est la chose la plus fallacieuse du monde et l'on ne saurait en faire avec quelque vraisemblance qu'après avoir étudié à fond la langue dont il s'agit. Toutes ces étymologies pivotent autour du fameux *illiberis* qu'on assimile au basque *hiriberri* „ville neuve”; mais d'une part *hiri* devait être primitivement *kiri*; d'autre part l'un des *illiberis* s'appelle en réalité d'après les légendes monétaires *ilurir*. Tout est donc confusion et incertitude.

Mais l'objet principal du travail de M. Saroïhandy est la recherche des modifications subies par les mots latins qui ont formé les dialectes romans des Pyrénées; si ces modifications sont influencées par la phonétique basque, c'est que le basque était parlé anciennement dans toute la région. Votre collaborateur pense l'avoir établi; certes on ne peut douter que la langue basque ait reculé, mais nous n'en avons la preuve certaine qu'en Espagne: un certain nombre de villages de la Navarre et de l'Alava où l'espagnol est seul parlé ont des noms euskariens. En 1875 j'ai constaté moi-même qu'à Cizur-mayor deux vieilles femmes qui sont évidemment mortes depuis étaient les seules qui parlaient basque de naissance. Dans tout le pays d'ailleurs la langue s'altère sensiblement de plus en plus, des

solécismes grammaticaux qui ne se commettaient que sur les frontières sont communs dans tout l'intérieur, des mots originaux sont remplacés par des mots d'emprunt et même, à certaines expressions jadis empruntées se sont substituées d'autres, plus françaises et plus espagnoles de forme; ainsi au lieu de: *serorak* „les religieuses“ on dit aujourd'hui *masæurak* „les ma sœur“ comme les Algonquins disaient „un mon chapeau“, comme nous disons nous-mêmes „le lierre“. A ce propos je ferai remarquer la mutation  $e = o$  du latin *soror* : elle est normale: cf. *memento*, *momentum*; *lekum*, *locum*, ce qui m'a permis de dire que *mendi* pourrait être une adaptation de *montem*.

Je dois aussi faire des réserves sur l'influence phonétique que peut exercer une langue sur une autre, de même qu'on ne peut admettre l'emprunt direct d'un son ou d'une articulation. La phonétique dépend de la forme des organes, de la mentalité de l'organisation sociale, du climat et d'autres circonstances qui échappent parfois à l'observation.

Les consonnes linguales, dites cérébrales, sont spéciales à toutes les langues de l'Inde, même à celles qui sont indo-européennes d'origine, mais elles se trouvent surtout dans la partie sud-ouest de la péninsule, au-dessous d'une ligne qui irait de Madras au Gondjarate; ces articulations se retrouvent sensiblement en anglais. L'espagnol n'a point emprunté la *jota* aux Arabes car il l'a développé de *y* ou de *ch* dans des mots purement latins; de son côté le basque prononce de plusieurs façons différentes mais spontanées son *y* initial. M. Saroïhandy pense que des mots latins adaptés à leurs habitudes par les Ibères ont été le commencement de la décadence de l'idiome national et de son remplacement par les patois romans; c'est une hypothèse très discutable, car la substitution d'un idiome supérieur à un autre moins résistant s'opère pas une série de transitions graduées. On prend d'abord des mots qu'on prononce mal puis l'usage corrige la prononciation, on prend ensuite des phrases entières; peu à peu certains classes de la population se servent alternativement des deux langues dont l'étrangère devient bientôt la principale et de haut en bas, de proche en proche, la substitution finit par être complète.

C'est ainsi que la langue indigène en arrive à modifier ses habitudes et à introduire dans son propre vocabulaire des articulations qui lui étaient jadis inconnues. Par exemple, *fagum* est devenu en basque *bhago*, *bago*, *phago*, *pago* et est revenu à *fago*; dans des mots purement basques la même évolution a eu lieu: cf. *ipini*, *ibeni*, *imini*, *ifini*; *alper* et *alfer* et même, en souletin *auher* ou nous voyons *al* devenu *au* qui s'est diérésé et ou *f* a passé à l'aspiration *h* comme en béarnais et en espagnol. Dans ma pensée, c'est l'idiome importé qui agit sur l'indigène et il se modifie lui-même pas suite des nouvelles conditions climatiques et physiologiques ou il se trouve placé.

Pendant la langue des conquérants, pleine de vitalité, continue son évolution; le latin qui a produit le français, le provençal et l'espagnol n'était pas le même partout; le langage populaire différait beaucoup de la langue classique et dans chaque colonie il prenait une physionomie particulière. "Comment s'est-il substitué aux idiomes locaux? progressivement et mécaniquement pour ainsi dire. Le vainqueur pour assurer sa conquête installe des garnisons, des postes militaires, puis il envoie des fonctionnaires pour administrer le pays et surtout pour percevoir des impôts; viennent ensuite les aventuriers, les colons, les marchands, les prêtres; les indigènes de plus en plus confiants entretiennent avec les nouveaux venus des rapports de plus en plus fréquents. La pénétration réciproque, les mariages, le contact journalier font le reste. En dehors des invasions générales, des grands courants migrateurs qui a néantissent, inondent et submergent tout, — et je regarde volontiers le basque comme un îlot échappé par hasard à l'orage destructeur et se dressant au-dessus de l'océan ibère ou ligure, — le contact de deux langues a toujours amené la suppression de la plus faible dans des conditions toujours variées. Le gaulois a fait simplement place au latin en lui laissant quelques mots. Le normand s'est absorbé dans l'anglo-saxon avec lequel il a formé l'anglais moderne; les patois créoles, adaptation de langues européennes aux habitudes des nègres, tendent à redevenir la langue des maîtres. Les Dravidiens ont résisté victorieusement aux Aryas mais ils leur ont pris à diverses époques des mots qu'ils altéraient d'abord puis qu'ils adoptaient tels quels; l'hindi qui est devenu

l'hindoustani par l'emploi de mots persans ou arabes, de formules entières et de quelques procédés syntactiques n'a exercé aucune action sur le persan qui s'est maintenu jusqu'en 1835 comme langue officielle et administrative plus purement même qu'en Perse puisqu'il à gardé sa prononciation ancienne. De ces faits on peut conclure, comme on l'a déjà vu, que les langues n'empruntent pas de sons et que les modifications euphoniques auxquelles elles sont sujettes sont des phénomènes locaux et proprement extérieurs.

Examinons les observations de M. Saroïhandy : Il prend pour exemple le devenir, comme disent les Allemands, des explosives fortes *k, t, p*, dans les dialectes néo-latins de la région Pyrénéenne. Par parenthèse, il presente ses consonnes dans l'ordre de production, les gutturales viennent avant les dentales et celles-ci avant les labiales; je n'aime pas non plus les appellations de sourdes et de sonores qui ne me paraissent pas suffisamment justifiées et je préfère celles de fortes et de faibles ou de dures et de douces. Il est fâcheux aussi que les quatre consonnes *l, m, n, r* soient confondues sous la qualification vieillotte de liquides et que *n* gutturale n'ait pas été distinguée de *n* dentale.

Quoiqu'il en soit M. Saroïhandy fait remarquer qu'en béarnais dans la plaine et le bas pays les explosives s'adoucissent entre deux voyelles à l'intérieur des mots mais restent au contraire dures après *l, m, n, r*; le contraire a lieu dans les hautes vallées du Béarn, de la Bigorre et de l'Aragon et il nous donne une carte très soignée, montrant le délimitation de ces variétés phonétiques.

Il attribue l'originalité des hautes vallées à l'influence de l'antique idiome national, ibère, c'est-à-dire basque; il en resulterait que ce dernier idiome aurait persisté plus longtemps dans les vallées supérieures ou qu'il y aurait été plus tenace.

Je ne crois pas qu'on puisse accepter cette proposition: le provençal comme l'espagnol se comporte en général à la façon du béarnais et cependant on parlait en Espagne et dans tout le midi de la France un idiome que votre collaborateur assimile à l'ibère, c'est-à-dire au basque; c'est donc seulement dans la montagne qu'il aurait exercé son influence mais si ces montagnes ont été le dernier refuge de l'indépendance ibère, qui nous garantit que leur langue s'y

est conservée intacte et comment a-t-elle résisté avec succès aux efforts d'assaillants plus nombreux, plus forts, mieux organisés?

Comment se comporte le basque relativement aux explosives? Dans les mots qui lui sont propres les initiales sont tantôt fortes, tantôt faibles; entre deux voyelles, les deux espèces se rencontrent également; il semble pourtant qu'un adoucissement général se soit produit à une époque relativement récente. Après *m*, *n*, *r*, *l*, les fortes et les faibles s'observent aussi mais en composition les trois premières consonnes adoucissent les explosives qui les suivent excepté toutefois en souletin qui est le dialecte extrême, limitrophe du béarnais et parlé dans les hautes vallées. Dans les mots empruntés au latin l'initiale dure s'adoucit le plus souvent: *cellam*, *turpem*, *picem*, *pentecoste* deviennent *gela*, *dorphe*, *bike*, *mendekoste*; cependant il y a des mots où la dure est maintenue, *parte*, *kanta* par exemple; mais on suppose qu'ils sont d'emprunt plus récent. Entre deux voyelles et après *m*, *n*, *r* ou *l* la forme originale est maintenue. Faut-il ajouter, qu'après *s*, *ch* ou *z* l'explosive est toujours dure; à la fin des mots c'est toujours la dure qu'on rencontre.

Je ne puis donner ici le tableau complet des faits qui dans la phonétique basque intéressent les explosives; j'aurais beaucoup de choses à ajouter au travail que j'ai publié dans la Revue de Linguistique en 1870—1871 et 1873. Je crois cependant pouvoir en déduire une tendance générale à l'adoucissement par application du principe du moindre effort. C'est dans les mêmes conditions que se sont formés les dialectes provençaux et l'espagnol. Pour ne laisser de côté aucun élément de comparaison je viens de relire les inscriptions ibères; il me semble que le phonétisme en est plutôt dur. Mais si le basque ou l'ibère antique était parlé entre la Garonne et le détroit de Gibraltar avant le latin on ne s'explique pas pourquoi son influence ne se serait pas fait sentir partout.

Je ne regarde donc pas comme établies la parenté du basque et de l'ibère et la grande extension de l'euskara au delà de ses limites actuelles; cet idiome remarquable est sans doute le seul survivant de tous ceux qui étaient parlés aux temps préhistoriques par les groupes de populations indépendants les uns des autres dans l'Europe occidentale. Au surplus je ne comprends pas l'importance

qu'on attache à ces questions d'origine et de parenté. Le basque est menacé d'une mort prochaine, il faut donc l'étudier complètement. Tant qu'il vit encore il nous donnera des indications précieuses sur le développement et l'histoire de la pensée humaine. C'est là le principal et l'essentiel; quant au reste je suis volontiers de l'avis de Martine: „qu'importe?”

Votre bien dévoué

4 Mai 1914.

JULIEN VINSON.